

Bourses Ekphr@sis

*De la rencontre entre un artiste
et un critique naît une analyse
littéraire de l'œuvre*

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et *Le Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette quatrième édition (dotés chacun de 2 000€, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans *Le Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette quatrième livraison, Estelle Nabeyrat se penche sur le travail de Ludovic Landolt.

Ludovic Landolt... sont d'avant l'homme^[1]

Par Estelle Nabeyrat

À la croisée des arts visuels et sonores, le travail de Ludovic Landolt (Metz, 1993) se déploie aux travers de préoccupations sensorielles et environnementales et s'attache à notre relation au vivant depuis nos sens et leurs différents degrés d'acuité.

Ludovic Landolt revient d'un voyage exceptionnel^[2] à la hauteur de son objet d'étude : la sanukite, une roche volcanique à la résonance rare. Présente sur l'île japonaise de Shikoku, cette pierre endémique fut utilisée depuis la préhistoire avant de connaître un essor tout particulier. Car la sanukite est connue pour ses propriétés acoustiques et sa propension à diffuser rapidement les ondes. À travers cette aventure qui occupe beaucoup nos échanges, je pense instinctivement à l'ascension du Stromboli par l'artiste povera Giovanni Anselmo (1934-2023) et à comment il a travaillé à nos relations existentielles avec les éléments. En haut du volcan, il cherche son ombre projetée au lever du Soleil et constate qu'elle se dissout dans les airs, situation extraordinaire de vitesse de lumière et d'espace qui sera déterminante dans son œuvre.

Devenue instrument de percussion depuis près d'un siècle, la sanukite fut utilisée par les moines bouddhistes de la région. Elle leur permettait d'annoncer les cérémonies, bien avant que Stomu Yamash'ta (Kyoto, 1947) - musicien de jazz-rock des années 70 reconverti en bonze - n'en devienne le joueur le plus emblématique. Ces « joueurs » de sanukite ont ainsi œuvré dans le temps à rendre vivant ce patrimoine aujourd'hui en danger. Ils ont depuis été rejoints par un groupe de géologues, ingénieurs, archéologues qui s'attachent à le préserver et grâce auxquels Ludovic a pu s'embarquer : « *pourquoi les artistes ne pourraient-ils pas contribuer à leur façon à cet effort ?* ».

Cette « culture de pierre » - où comment une matière première s'est déployée dans le temps et s'est distinguée par la multitude d'objets et d'usages qu'elle a générés - est au cœur de ce projet au long cours que Ludovic a intuitivement appelé Klang Klang ! : traduction spontanée de l'onomatopée japonaise - golo golo - attribuée

aux sonorités de la sanukite. Reliant ce gisement singulier du Japon à une histoire sensible du son qui anime tout le travail de l'artiste, Klang Klang ! s'inscrit dans une suite logique d'expérimentations dont certaines expressions s'articulent autour de la cloche. Dans la ville allemande de Trèves, c'est le destin de trois cloches disparues qui l'interpelle.

Entités vivantes

Domglockenstrott (2023), est une installation électroacoustique. Elle a été réalisée depuis l'absence d'un son de cloches et met en parallèle un segment de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale avec l'histoire matérielle et immatérielle de cet objet. Depuis leur réquisition par le régime nazi (ou leurs destructions par les bombardements alliés) - comme bien d'autres consœurs et statuaires de bronze - furent utilisées comme matière première pour devenir chair à canon. Ludovic propose une traduction formelle de cette transformation : depuis le fond de 3 douilles d'obus en bronze conçues pendant cette même guerre - et qui évoquent le possible devenir des cloches fondues - le son des 3 cloches retentit à intervalle régulier. C'est à partir d'une modélisation numérique que les propriétés acoustiques des cloches d'origine ont pu être reproduites, et ce grâce à un procédé de lutherie numérique développé avec l'Ircam et qui consiste à utiliser des technologies pour en faire des instruments. Par cette expérience d'écoute unique qui s'est tenue à la Kunsthalle de Trèves, *Domglockenstrott* procède d'une restitution du son des cloches médiévales remettant en circulation un patrimoine immatériel.

Pour Ludovic Landolt, les sons sont des entités vivantes. Elles s'accordent à un langage visuel - installation, sculpture, performance - pensé de

façon contextuelle au gré des invitations. En 2021, lors d'une résidence à Locus Sonus (laboratoire de recherche hébergé à l'ESSAIX), il réalise une performance de nuit en jouant sur les célèbres orgues Cavaillé-Coll de la Cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. De cette expérience à huis clos subsiste un enregistrement des morceaux improvisés selon un principe : produire une musique riche en interférences et en effet de phase, inspirée par l'univers de la compositrice Éliane Radigue. Par un jeu de modulation et de répétition du son qui met à l'épreuve tous les sens du musicien, Ludovic fait advenir ce corps musical - celui ainsi nommé par le philosophe et musicologue français Peter Szendy - un membre fantôme, un corps singulier, un corps social. Mettant à l'exercice le corps du musicien et celui de l'instrument, quoi de mieux que l'orgue-poumon dont le souffle advient depuis un corps entièrement engagé à le faire jouer. Le corps, force motrice, est relégué au profit d'une onde et d'un souffle qui dilatent l'espace. *Tonnetz* - l'album de 9 improvisations aux titres inspirés du printemps, de l'éveil spirituel et des poèmes médiévaux - est en écoute sur la plateforme Bandcamp^[3].

Des pratiques conscientes

« *Nous créons mieux le monde lorsque nous tremblons avec lui.* », Édouard Glissant (entretien avec Manthia Diawara dans le film *Édouard Glissant: one world in relation*, 2010). Il y a dans le travail de Ludovic Landolt une invitation à être au monde de façon consciente et ouverte, une posture poétique loin des systèmes de pensée fermés qui, du haut du mont Kanayama au bois le plus proche, nous rappelle ce *tremblement* si cher à l'auteur martiniquais. Avec *My log has something to tell you* (2013), l'artiste nous invite à un moment d'attention et d'écoute depuis un morceau de tronc d'arbre déposé dans l'espace

d'exposition. C'est une œuvre protocolaire qui a connu plusieurs occurrences et qui se déploie selon un principe vernaculaire : la bûche d'une espèce locale située à proximité du lieu d'exposition est augmentée d'un dispositif sonore. Il s'agit d'une composition électroacoustique originale, interprétée directement sur place avec le tronc et qui varie selon les propriétés du bois et son hydrométrie. Un protocole similaire s'applique à *Herbier Aoûté* (2021) : de jeunes rameaux de chênes ont été glanés à la fin de l'été dans la pinède de Saint-Laurent-des-Arbres, proche du lieu de résidence d'artistes L'Échangeur22 (Gard). Les pousses sont mises à l'hivernage en intérieur et disposées dans un râtelier de façon à poursuivre une lente pousse hors-sol. Ici encore, l'artiste profite de ce temps suspendu et invite le spectateur à une observation contemplative du processus d'évolution du vivant, depuis une cimaise où il a délicatement suspendu les rameaux. Toujours à l'Échangeur22, Ludovic a réalisé une seconde œuvre composée d'éléments naturels et intitulée *Bel Accueil*, dont le titre est inspiré du poème courtois du XIII^e siècle intitulé *Le Roman de la Rose*^[4] et de son iconographie végétale. Des rameaux sont de nouveau placés contre une cimaise, mais cette fois-ci dans une composition onirique qui renvoie à l'acte sacrificiel amoureux qui transparaît dans le poème : le pin, avec sa sève et ses aiguilles inflammables, crée les conditions de sa propre disparition par le feu. Ces deux œuvres se font l'écho de techniques issues de la gestion des forêts et de l'empreinte humaine sur leur état. C'est aussi une manière de rendre visible l'art, d'entretenir le vivant et de profiter d'espaces spécifiques pour offrir aux visiteurs une expérience sensible et consciente.

^[1] « Elles sont d'avant l'homme ; et l'homme, quand il est venu, ne les a pas marquées de l'empreinte de son art ou de son industrie » Roger

Caillois, *Pierres*, revue Diogène, [2004/3 n° 207](#), p.112 à 115

^[2] Voyage soutenu par la dotation temps de recherche artistique de l'ADAGP

^[3] <https://ludoviclandolt.bandcamp.com/album/tonnetz>

^[4] Écrit par Guillaume de Lorris (vers 1230-1235) puis repris par Jean de Meung (vers 1264-1269)

ESTELLE NABEYRAT

Critique d'art et commissaire d'exposition indépendante, elle travaille au croisement des sciences sociales et des pratiques curatoriales. Elle a curaté au Centre d'art Le Lait, aux Galeries municipales-Lisbonne, Neuer Aachener Kunstverein, Musée de la République-Rio, Palais de Tokyo... Elle a été Responsable de la pédagogie dans plusieurs écoles d'art et enseigne aujourd'hui à l'ENS et à l'IESA. Elle écrit régulièrement pour Camera Austria, Contempóranea, Texte zur Kunst...